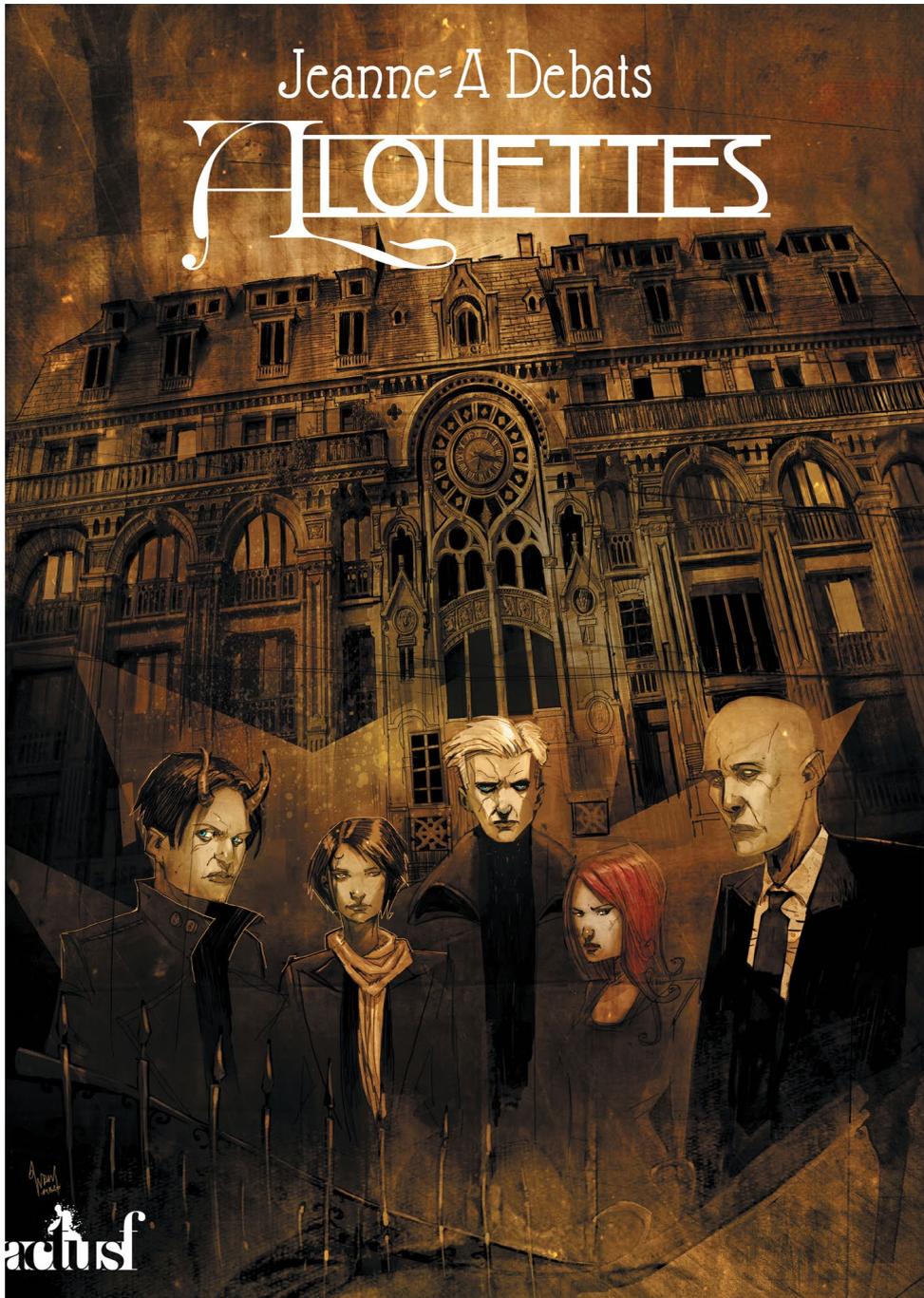


Jeanne-A Debats

# ALOUETTES



actusf

# JEANNE-A DEBATS

---

# ALOUETTES

(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Charlotte Volper.

© **Éditions ActuSF**, collection Les Trois Souhais, avril 2016

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-803-1 // EAN : 9782366298031

Comme dans le volume précédent, toute ressemblance avec des événements avérés, des personnes vivantes, mortes, non mortes ou assimilées serait pure méchanceté de la part de l'auteur.

NB 1 : Cela vaut également pour les lieux et monuments cités, dont l'auteur atteste cependant par la présente qu'aucun n'a été réellement détruit pendant la rédaction.

NB 2 : L'auteur sollicite par avance la mansuétude de la Direction générale du Centre Beaubourg ainsi que les services du ministère de la Culture concernés et jure ses grands dieux qu'elle ne nourrit aucun préjugé contre l'art contemporain.

NB 3 : Enfin, pas systématiquement.

NB 4 : « Tout est vrai, sauf ce qui ne l'est pas. » L'auteur.

« JULIETTE : *Veux-tu donc partir ? Le jour n'est pas proche encore : c'était le rossignol et non l'alouette dont la voix perçait ton oreille craintive. Toutes les nuits, il chante sur le grenadier là-bas. Crois-moi, amour, c'était le rossignol.*

ROMÉO : *C'était l'alouette, la messagère du matin, et non le rossignol. Regarde, amour, ces lueurs jalouses qui dentellent le bord des nuages à l'orient ! Les flambeaux de la nuit sont éteints, et le jour joyeux se dresse sur la pointe du pied au sommet brumeux de la montagne. Je dois partir et vivre, ou rester et mourir. »*

William Shakespeare, *Roméo et Juliette*, acte III scène 1, traduction de François-Victor Hugo

## Prologue

Quand je ne bois pas, je vois des fantômes. Et quand je vois des fantômes, je me soigne au Lagavulin pur malt 18 ans d'âge. Je m'en tiens à cette marque éprouvée. Mais le whisky, sous un autre nom, serait-il moins suave ? L'AOC n'est que l'écume des choses et des jours. Quant aux fantômes, quel que soit le nom qu'on leur donne, ils restent en mesure de pourrir très sérieusement la vie du monde entier. Dans mon cas, c'est seulement littéral.

Avec des glaçons.

# Chapitre 1

*Vendredi 16 avril 2032*

Qu'est-ce qu'un orgasme ?

Pendant des années, je me suis posé la question dès que j'en avais un. Ou plutôt, pour être totalement honnête, je m'interrogeais trente secondes APRÈS. Environ une minute de supputations biologico-sentimentales qui me servait surtout à éviter de parler. Car j'aurais été capable de me laisser entraîner par mes hormones en ébullition vers une annonce imbécile que j'aurais regrettée ensuite. On ne déclare pas son amour immortel moins d'une heure après avoir baisé : confondre la reconnaissance du ventre avec l'éternité est la preuve d'un absolu mauvais goût. En plus d'un problème de discernement redoutable.

Dans mon cas, cela aurait dénoncé un aveuglement tragique. Les bons amis de mon frère aîné qui me rendaient jadis ces tendres services se montraient amicaux et doux, sans plus. C'était tout ce que je leur demandais. Je n'imaginais même pas tomber amoureux à l'époque. Je n'avais rien à offrir à

personne, seulement quelques heures volées à la nuit et à la vigilance parentale.

En ces temps désormais reculés, après nos ébats et mes petites divagations internes, je sombrais dans une torpeur presque aussi délicieuse que ce qui l'avait précédée. J'adorais, et j'adore toujours, ce nirvana terrestre, infiniment mammifère, un peu collant, qui sent la sueur, le sperme et vaguement le chacal.

Depuis, je suis tombée amoureuse. J'ai perdu mon amour également. En revanche, je me suis renseignée sur l'orgasme.

Ainsi, la veille de notre histoire, aurais-je pu affirmer, sans crainte d'être contredite par la Faculté, que j'étais enfin parvenue pour la soirée à ce moment extraordinaire où la dopamine se libère dans les centres du plaisir. Mon noyau accumbens, mon septum, mon gyrus cingulaire et mon putamen, aussi délicatement appelés « circuits de la récompense », se vau-traient dans les neurotransmetteurs. Je poussai alors un grand cri assorti à celui de mon partenaire. Obligeant, ce dernier se laissa aller à ses propres débordements électrochimiques avec une simultanéité de bon aloi.

Cela révélait chez lui une maîtrise assez rare. Même les bons amants rencontrent des difficultés à gérer leur temps. Il est fréquent que je contemple le plafond pendant quelques instants en serrant quelque peu les dents. C'est peut-être original de ma part, je n'en sais rien. Mais ma période réfractaire commence immédiatement après avoir joui. Il m'est donc difficile de continuer à donner toute l'attention nécessaire à quelqu'un qui s'éterniserait ensuite.

Je me sens toujours coupable dans ces cas-là (ainsi que dans pas mal d'autres cas, d'ailleurs, mais celui-ci surtout). Ce n'est

pas poli de susurrer à celui ou celle qui s'est échiné, au sens littéral du terme, à faire plaisir que ce serait une bonne idée de presser le mouvement. Jadis, certains de mes partenaires ne craignirent pas de qualifier quelquefois cette particularité de « masculine ». J'ai entendu un peu trop souvent « Tu prends ton pied comme un mec », avec juste ce qu'il fallait d'aigreur critique contenue dans le ton.

Le jeune homme de ce soir-là tenta courtoisement de me nicher au creux de son épaule, puis, vu l'heure tardive, sombra aussitôt dans un profond sommeil. Je l'avais rencontré la veille au GothGoth Bar, demeuré la cantine de l'Étude malgré notre déménagement récent à plus de cinq cents mètres dudit troquet.

Mon amie et collègue, Zalia, était parvenue à m'y traîner bien qu'on fût un mercredi, arguant de la chaleur exceptionnelle de cette journée de mai. Je m'étais laissé convaincre sans enthousiasme. Je n'ignorais pas que Zalia se serait fait piler sur place plutôt que de pointer son joli nez seule au GothGoth Bar. Sa relation avec Corben, le propriétaire de l'établissement, connaissait une de ces éclipses cycliques et furibardes dont ils étaient coutumiers.

Mon flirt était mignon, sympathique et amusant. Bien élevé, aussi. J'avais craqué après trois verres de Lagavulin. Sous l'œil mi-encouragement mi-résignation de Zalia, j'avais fini par le suivre chez lui. Depuis la mort de Jacques, trois ans plus tôt, ça m'arrivait une fois par trimestre environ. Le temps que la chair me rappelle que le deuil n'est pas tout dans la vie et qu'il faut parfois exulter pour mieux désespérer.

Je me glissai sans heurt hors des bras tendres. À la lueur de mon portable, je rassemblai mes petites affaires, à l'exception

de mon slip, porté disparu entre les draps. Il était impossible de le repêcher sans l'usage d'une balise Argos branchée sur les fréquences antivols de Victoria's Secret, ni que le bel endormi s'en rendît compte. Après tout, ce n'était que le deuxième shorty de l'année dans ce cas, et cela laisserait peut-être un joli souvenir à mon hôte.

*À moins que...* me dis-je en redressant machinalement un cadre photo, joliment décoré de perles et d'éclats de miroir, qui menaçait de choir de la table de nuit. Je ne pus me défendre d'un pincement au cœur en découvrant le sujet du cliché.

Il avait dû être renversé accidentellement quelques secondes après que nous eûmes pénétré dans la chambre, mon compagnon provisoire et moi. Un charmant sourire me fit face. Des yeux clairs respirant la joie de vivre illuminaient la photo. Ils étaient accompagnés d'une progéniture nombreuse et accusant le même regard bleu qui m'avait séduite au GothGoth Bar. J'espérai pour ce gentil menteur, aussi doué que prétendument célibataire, qu'il aurait la présence d'esprit de changer ses draps ; ou, au moins, de les déminer avant le retour de vacances de la ravissante, en compagnie de leurs enfants.

J'enfouis aussitôt la déferlante de remords sous une bonne couche de déception peinée. Si je n'ai jamais cru ni aux sacrements du mariage, ni à l'éternité de l'amour, ni surtout à l'intérêt de la fidélité dans mon cas personnel, j'avais horreur de piétiner les descentes de lit des autres. Même quand elles n'étaient pas en pure laine vierge. Ou juste une fois, pour rire. Ou « à l'insu de mon plein gré ». Je n'essayai pas d'arguer à mon flic intérieur que ce n'était pas de ma faute : j'aurais dû

m'en douter dès que mon séducteur m'avait embrassée. Sans hâte excessive, avec l'assurance tranquille de l'amateur éclairé.

En général, les maris sont de meilleurs coups que leurs homologues célibataires. L'expérience. Ils ont su conserver leurs partenaires. Même en mettant de côté leur infinie capacité au mensonge, cela argue rudement en faveur de leurs compétences intimes.

Je fis le tour de la pièce pour y récupérer les pentacles de papiers découpés que j'avais semés autour du lit avant de m'y jeter. J'en collai la plupart dans mon sac à main, tout en en garnissant chaque poche de mon tailleur pantalon. Les charmes « portatifs » maintiendraient les fantômes à distance raisonnable pendant mon retour. Comme ils les avaient éloignés toute la durée de mes activités nocturnes. Ce truc imaginé par Zalia me sauvait la vie tous les jours. Il me permettait des trajets bien plus confortables que dans ma jeunesse, annihilant temporairement les manifestations spectrales au fur et à mesure de mes déplacements.

Je n'y avais jamais pensé du temps où mes parents vivaient et ma solution consistait à demeurer cloîtrée chez eux. Mais sans doute qu'à l'époque, le cocon familial me convenait trop bien pour que je recherche de vraies stratégies afin d'en sortir. Désormais, toute ma parentèle couchée pour l'éternité dans un caveau du Père-Lachaise à la suite d'un accident, le cocon s'était sérieusement effiloché.

L'oncle Géraud m'avait contrainte à mettre le nez dehors et je n'avais plus vraiment envie de le recoller à l'intérieur. Même si, peu après, ce que Géraud appelait pudiquement « la dépression réactionnelle d'Agnès » m'avait poussée un temps à

m'enterrer deux années supplémentaires. Sous des couches de graisse protectrice, cette fois.

Je m'étais engloutie dans la boulimie et le whisky. Et plus seulement dans le but de barrer la route aux spectres. Il s'agissait plutôt d'échapper au seul d'entre eux qui refusait de se manifester à moi. L'esprit de Jacques, mon fameux amour perdu, s'était fondu dans celui de sa Meute, il ne me contacterait jamais.

J'essayais désespérément de refouler l'image de son visage, tel qu'il s'était imprimé pour toujours dans ma mémoire : égaré, sanguinolent, sa tête séparée du reste de son corps posée sur mes genoux tremblants. En dix-huit mois, j'avais pris vingt kilos rien que pour enfouir cette vision. Mais une forme perverse de culpabilité, toute garnie de « Et si... », ne cessait de l'exhumer avec l'entêtement maniaque d'un bataillon de médecins légistes dans une série de Belisarius Production.

Et si j'avais trouvé plus vite la clé de mon pouvoir ? Si j'avais pu libérer sur l'assassin ce cloaque nauséabond de résidus spectraux avant que Denis ne décapite Jacques ? Pourquoi l'angoisse et la colère de cette trahison ne m'avaient-elles fourni une des clés de moi-même que lorsqu'il était déjà trop tard ?

Je m'étais sentie nulle, désespérée et vaine des mois durant. Quand, hasard ou masochisme, je me regardais dans une glace, j'avais envie de me vomir. Ça n'était pas forcément un signe. Avec ce que je me jetais derrière le foulard Kenzo à l'époque, il s'agissait peut-être seulement de la gueule de bois. Combiner une biture avec un malaise existentiel, ça me ressemblait bien. De plus, les réactions de mon entourage ne m'avaient guère secourue.

Il existe un mythe de la volonté et de l'effort comme tactiques face à l'accablement et la dépression qui ne représente qu'un autre piège, plus vicieux encore pour l'explorée. Il faut qu'elle se « bouge » (Zalia), qu'elle se « reprenne en main » (Géraud), qu'elle « sorte et voit des gens » (à nouveau Zalia), qu'elle se « batte » (Géraud encore). Comme la victime n'y parvient pas, elle se sent encore plus ridicule et insignifiante. Cela n'arrange rien à son problème, évidemment.

Les commentaires acides de Zalia tournaient autour de l'idée selon laquelle la culpabilité n'est qu'une forme atténuée du sentiment de toute-puissance et du désir de contrôle. Géraud insinuait de son côté que j'aurais sans doute quitté mon amant – gentil mais quelque peu ennuyeux selon nos critères – quelques mois plus tard s'il n'avait pas eu le mauvais goût de mourir auparavant, dérobant au passage des lauriers d'amour éternel immérités. J'en étais venue à parler aux statues rencontrées sur mon chemin. Elles, au moins, ne me jugeaient pas.

Aux statues, ET à Navarre, notre garde du corps et vampire à demeure. Navarre n'avait rien dit, lui. Il écoutait, répondant rarement, mais prêtant ses chemises de prix en guise de mouchoir lorsque je m'effondrais contre lui en larmes. Seulement, au fur et à mesure de mon affolante prise de poids, il m'emmenait voler de moins en moins souvent. Soixante-dix kilos, c'était lourd à traîner, même par magie. Il s'était longtemps contenté de me tapoter les mains, ou de me ramener chez moi dans la voiture de mon oncle, enfilant les boulevards à sa vitesse habituelle. La panique qui me saisissait lors de certaines de ses manœuvres hardies me susurrait toutefois que je

tenais encore à la vie. J'ignore s'il s'agissait d'une stratégie de sa part.

*Mais bien sûr, c'est seulement parce qu'il adore conduire, tu penses !* grinça-t-on au fond de mon crâne, comme cela arrivait de temps en temps depuis trois ans.

Cette voix, dont le résultat sur mes nerfs me rappelait celui d'une craie crissante sur tableau noir, semblait toujours venir d'Herfauges, un vampire rencontré lors des terribles événements qui conduisirent à la mort de Jacques. Je lui répondais rarement, à demi persuadée que j'halluciniais. Ou sachant bien que – dans l'optique où le phénomène se produisait réellement – si je commençai à tenter de lui trouver une explication, il me faudrait tôt ou tard répondre à la question suivante : si les vampires ne peuvent contacter mentalement que ceux qu'ils mangent ou qu'ils baisent – c'est assez la même chose, chez cette espèce – comment Herfauges pouvait-il encore me parler télépathiquement ? Surtout que la plupart du temps, c'était uniquement dans le but de se payer ma tête, faire des commentaires désobligeants et, dans l'ensemble, se montrer aussi désagréable et impoli que ce vampire pouvait l'être.

Il ne m'avait mordue qu'une fois, l'effet aurait dû s'estomper ou disparaître. Un jour où je m'étais résignée à lui répondre afin de l'interroger, il avait éludé.

*Je ne peux pas me passer de toi, c'est tout, ma petite guimauve !*

Heureusement, au plus fort de ma déprime, il s'était bien gardé de se manifester, même pour se ficher de moi. Quoi qu'il en soit, depuis quelque temps, le ciel me paraissait plus clair, les livres légèrement moins ennuyeux, quoique le Lagavulin toujours aussi nécessaire. Le temps, l'unique remède, le seul que

ne puisse pas me prescrire mon oncle car lui n’y croyait plus. Il « suffisait » d’avoir la force insignifiante de le laisser passer. J’amorçai une tentative de régime assortie d’exercices sportifs. Essentiellement : la montée systématique de tous les escaliers à ma portée, combinée à des séances censément hebdomadaires – mais plus sûrement bimensuelles – à la piscine.

Il s’en fallait de beaucoup cependant pour que j’eusse repris mon poids habituel et je continuais à taper la causette aux bustes, caryatides, atlantes et équestres que je croisais sur mon chemin. À ma décharge, les sculptures sont les œuvres d’art les plus vivantes, c’est un fait établi depuis Pygmalion. La plupart sont même réellement habitées : fantômes d’amour, de haine ou de désir abandonnés là par l’artiste inconscient, voire possédées temporairement par un lutin ou un démon aussi mineur que SDF.

Je tapotai mon bidon encore trop rond pour mon IMC et relevai mon menton qui menaçait de trémuler comme aux meilleurs moments des actrices de sitcom américaines. Mon amant grogna quelque chose de doux dans son sommeil.

— Ce n’est rien, rendors-toi, soufflai-je en prenant la porte subrepticement sans autre forme d’adieu.

## Chapitre 2

Dans la rue, je constatai que j'avais passé la nuit dans le sixième arrondissement. Je n'avais pas prêté attention à notre trajet, la veille, lorsque... Grande Mère, il avait bien un prénom, au moins ? Enfin, bref, LUI, m'avait ramenée dans son antre. Le boulevard Saint-Germain étalait devant moi ses immeubles haussmanniens depuis l'angle de la rue du Bac. J'avais été draguée chic et bobo, cette fois-ci. La précédente, trois mois auparavant, je m'étais éveillée dans le dix-huitième ; l'ambiance n'était pas la même.

Ici, l'air sentait bon la Seine et presque le frais, même si ce vendredi s'annonçait aussi torride que la veille. Je fouillai mon sac pour y dénicher un comprimé d'antihistaminique. Avec ce temps radieux, les pollens étaient partout. La ville qui, de coutume, est un excellent refuge pour les allergiques graves dans mon genre ne pouvait tout de même pas s'isoler d'un printemps aussi triomphal.

J'avalai le médicament en grimaçant. Sans eau, c'était épouvantable, mais tout valait mieux que le service des urgences de l'hôpital le plus proche, avec des yeux de lapin atteint de

myxomatose et le corps entier transformé en montgolfière par l'œdème. J'étais bien assez ronde. De plus, il n'était pas dit qu'on me découvre à temps pour me sauver. Il n'y avait pas un chat dans la rue. Le silence était quasi total, à l'exception d'une sirène de police décroissant dans le lointain.

Machinalement, je me concentrai sur le son mourant : une seule voiture. Ça n'annonçait rien de véritablement grave, juste un malfrat quelconque. Je ne risquai pas de tomber sur une scène de massacre nocturne, de celles que nous offraient les attentats sporadiques dont la capitale était victime depuis presque vingt ans.

Mes talons aiguilles résonnaient clairs, cymbales victorieuses sur le trottoir désert et dans mon crâne brumeux. Quelques infestations clairsemées roulaient leurs fumerolles ici ou là, mais mes pentacles de poche les dispersaient sitôt que je parvenais à leur hauteur. Le jour n'était pas encore là, tant s'en fallait d'au moins deux heures. Le printemps parisien n'est pas lève-tôt, même quand il se prend pour l'été. Le métro non plus, je le constatai à la station Saint-Germain-des-Prés.

Je grimaçai. Mes yeux brûlaient de maquillage fondu, mes cheveux poissés geignaient pour un shampoing. Il ne me manquait que la robe de soirée inadéquate et les bas grillés dans les talons tordus pour parfaire ce tableau un rien scandaleux.

Impossible de rentrer chez moi avant l'heure du bureau sans risquer d'être en retard et de subir les foudres de mon oncle, pour lequel un horaire non respecté représente la forme canonique de l'impolitesse ultime. Il me pardonnait beaucoup : mes crises de nerfs, de larmes ou d'apathie inopinées, mes

oublis récurrents et ma désorganisation permanente. Mais si je me pointais, ne serait-ce que cinq minutes en retard... Ce ne seraient pas les anges que j'entendrais chanter.

Je me résignai. Je n'étais qu'à un ou deux kilomètres de l'Étude. Si je marchais assez vite, j'aurais le temps d'un chocolat et chaud croissants au GothGoth Bar, peut-être même d'une réfection en règle dans la salle de bains du bureau avant l'arrivée des autres. La promenade me purgerait de mes excès de la soirée. Je redressai les épaules. Allons, autant se persuader qu'il s'agissait d'un footing intentionnel, dans le droit fil de mes efforts récents pour retrouver ma ligne.

Je me mirai quelques secondes dans une vitrine obscure, rentrai inconsciemment le ventre. Il me restait dix bons kilos à perdre. Zalia allait devoir continuer à me coacher « minceur » encore un moment, tâche qui lui convenait à merveille. Même si elle l'accomplissait selon moi pour de mauvaises raisons. La brave fille ne s'inquiétait que de mon potentiel de séduction quand je voulais seulement reprendre un peu le contrôle de ma vie et de mon corps. Contrairement aux opinions de Zalia et aux assertions des magazines féminins, un léger surpoids n'a jamais gêné un homme de bon goût.

Du reste, Navarre en était venu à me complimenter de mes nouvelles formes, comme il disait. Au grand scandale de Zalia toujours fourrée dans *Vogue*. Venu à l'Offrande Obscure aux alentours du XIV<sup>e</sup> siècle, il n'était pas étonnant que notre ami préférât les dames enrobées. En ces périodes de famines endémiques, on aimait les femmes disposant de ressources conséquentes pour y survivre. Voire davantage que cela. Cependant, même l'œil approbateur de Navarre ne me permettait pas de

gravir un escalier sans haleter comme une rascasse pêchée de frais. Et je détestais cela.

Je marchai d'un bon pas tout le long du boulevard Saint-Germain, pour tourner à l'angle de celui de Saint-Michel. Un feu me stoppa plus loin, juste à côté de la fontaine où un Michel de bronze verdi de cinq mètres s'apprêtait à transpercer un démon aux ailes trop petites pour un poulet. J'espérais pour le sculpteur, un certain Francisque Duret du XIX<sup>e</sup> siècle – si j'en croyais la signature à demi effacée aux pieds de l'archange –, qu'il était allé tout droit au Paradis. Aux Enfers, Dragon, le vrai, l'avait sans doute attendu de sabot ferme le jour de sa mort, bavant de lui faire payer ces deux membranes ridicules. La confrontation avait dû être amusante ; à moins que le Christ monumental, dont Francisque s'était également rendu coupable dans l'église de la Madeleine, ne l'ai protégé de ce funeste destin.

— On ne frappe pas un ennemi à terre, Michel, morigénai-je étourdiment l'archange.

Il me sembla que, parmi les quatre statues des Vertus Cardinales disposées autour de la tête du guerrier, la Tempérance me suivait d'un regard torve. Je frissonnai. Quand j'eus passé le pont de l'île, d'autres spectres vinrent à ma rencontre. Des centaines de noyés hurlaient du fond des flots de la Seine, certains dans une langue si ancienne que je ne les comprenais pas. Je redressai les épaules tandis qu'ils s'évanouissaient sur mon passage, chassés par ma papeterie ensorcelée.

Je franchis la Cité en vitesse, puis la place du Châtelet sans oser jeter plus qu'un coup d'œil rapide aux sphinx de garde à la fontaine du Palmier ; au cas où ils trouveraient quelque

chose à me reprocher, eux aussi. Impavides, ils se contentèrent de cracher leur eau vive et fraîche dans le bassin. Un cadavre y flottait entre deux réalités, son sang fuligineux ternissant la surface lisse. La silhouette indistincte se décomposa à mon approche dans un relent méphitique qui me fit éternuer.

J'hésitai un instant à prendre la rue Saint-Denis, mais finis par me décider pour le boulevard Sébastopol. Malgré mes protections, je ne parvenais pas à envisager de traverser sereinement l'ancien cimetière des Innocents, non plus que les ruines encore puantes du forum des Halles. Cinq ans après l'attentat du RER qui avait fait trois cents morts et je ne savais plus combien de blessés, la ville de Paris n'avait toujours pas trouvé de solution satisfaisante pour opérer la reconstruction. Un trou béant demeurait, calciné et noir, où ondoyait toujours l'odeur vague des plastiques fondus et des matières consommées. Navarre n'aimait pas l'endroit plus que moi, il prétendait que la crevasse résiduelle le perturbait, lui rappelant un autre temps dont il refusait net de parler.

Après environ deux cents ou trois cents mètres, j'opérai un grand détour pour éviter l'angle de la rue Réaumur, incarné par un ancien magasin Félix Potin, surchargé d'encorbellements fruitiers et d'allégories agricoles ou industrielles. Les huit fosses communes de l'ancien cimetière de la Trinité s'ouvraient dans les caves de cet immeuble, béantes et beuglantes de tous leurs défunts. Face à cette concentration spectrale, mes pentacles ne servaient à rien ; les manifestations indésirables les déchiraient sans coup férir.

Je retraversai Réaumur et pilai au bas de notre nouvel immeuble au numéro 61. Le manoir néo-gothique construit

en 1900 choisi par Géraud abritait désormais à la fois ses appartements et les nouveaux locaux de l'Étude. À mon vif soulagement, le concierge électronique reconnut immédiatement ma signature ADN quand j'apposai mon pouce sur l'emplacement idoine, ce qui lui arrivait une fois sur dix. La porte s'ouvrit aussitôt. J'en conclus que j'avais plus que sérieusement besoin d'une douche.

L'escalier grandiose, cerné de fantasques rambardes de fer forgé qui lançaient des lianes de volubilis métalliques vers les plafonds des chambres de bonne, m'accueillit juste à l'entrée. En fait, il n'y avait que lui de monumental dans tout le bâtiment. Ces marches de marbre rouge dignes d'une villa du Palladio desservaient des pièces en enfilade d'à peine cinq mètres de large. Tout l'édifice n'était qu'une façade plaquée contre les maisons plus anciennes de la rue Palestro. Dans la cage d'escalier, le jour naissant filtrait une lumière glauque renforcée par des vitraux récents ornés de népenthès violacés et géants aux longues hampes vert émeraude.

— Elles ont vraiment l'air prêt à nous avaler tout cru, dis-je à un angelot de plâtre qui me regardait monter de son œil vide.

Si Géraud avait voulu dénicher une seule maison parisienne qui offrirait depuis les Champs-Élysées la certitude ancrée qu'elle y abritait des vampires, des goules, des succubes et des loups-garous au pékin de passage, il n'aurait pas pu mieux trouver que cette demeure grotesque. Navarre avait levé les sourcils avec ironie quand on lui avait montré les photos avant l'achat six mois plus tôt.

— L'architecte aurait dû être pendu, avait-il commenté. Ce truc est un placard à balais déguisé en palais. Il réussit

l'exploit d'être mille fois plus petit à l'intérieur qu'à l'extérieur.

— Il y a des dizaines d'immeubles factices comme celui-ci dans Paris et certains n'abritent que des cheminées d'aération de la RATP, avait laissé tomber Géraud, agacé. Ici, c'est habitable !

— Habitable, faut le dire vite, avait grogné Zalia en train de supputer où elle ferait installer la salle de bains sans qu'on se marche tous dessus. Et Umberto Eco prétendait dans *Le Pendule de Foucault* que les faux immeubles dont vous parlez, Patron, sont les bouches de l'Enfer ou je ne sais quoi...

— Eco aurait dû arrêter de fumer du hérisson avant sa mort, ça nous aurait épargné *Le Cimetière de Prague*, avait ricané Navarre. Je supporte pas ce narrateur de merde et son antisémitisme purulent !

J'avais pris mon élan pour défendre la démarche d'un de mes écrivains préférés, lorsque Géraud avait coupé court à nos envolées littéraires :

— Ce que tu ne supportes pas dans *Le Cimetière*, c'est le miroir que ça te renvoie sur tes jeunes années, quand tu pensais exactement comme ce narrateur purulent, en bon Breton du xv<sup>e</sup> siècle, avait-il affirmé. Et quant à ce bâtiment, les équipements de sécurité sont dernier cri, et ce n'est quand même pas une cabine téléphonique !

Navarre avait éclaté de rire.

— J'en connais au moins une dix fois plus grande de cabine téléphonique ! Et tu crois qu'un garou ou un vamp se laisseront stopper par un signal d'alarme et des caméras ? Rien qu'en passant en vitesse vampire, je les blouse sans respirer tes mouchards...

Géraud avait haussé les épaules.

— La clause de Sauvegarde est là pour ça. Mais rien ne bloque mieux un cambrioleur humain qu'une solide porte blindée assortie de vidéosurveillance.

Je ne demandai pas ce jour-là ce qu'un monte-en-l'air humain espèrerait voler de valable chez nous. Mon oncle était persuadé que les livres anciens passionnaient le monde entier. D'autre part, séduite par l'endroit et son aspect biscornu, j'avais préféré ne pas attirer l'attention de Géraud sur la décoration particulière de notre nouveau local. Toutes les statues et mosaïques étaient dédiées au passage des saisons et des jours : allégories, signes du zodiaque, jusqu'à l'horloge monstrueuse de la façade. S'il s'en était avisé, il aurait certainement renoncé à l'achat. J'ai dit que Géraud entretenait une relation ambiguë avec le Temps, il la poussait jusqu'au déni de réalité parfois. Ce qui expliquait sans doute son aveuglement.

Pourtant, occulter l'horloge relevait de l'exploit. Elle exhibait son magnifique mécanisme de précision au quatrième, derrière un double vitrage nous protégeant de son bruit. Le papier peint avait été pensé tout entier pour la mettre en valeur, semé d'engrenages dorés minuscules, comme des abeilles Napoléon I<sup>er</sup>, sur fond vert d'eau sombre.

De mon côté, le spectacle des rouges or, émeraude et argent en perpétuel mouvement me ravissait. Et malgré sa largeur limitée, la salle nichée derrière eux s'allongeait sur tout l'étage depuis que nous l'avions reconvertie en *open space*. À l'exception de deux petites cloisons de chaque côté : elles abritaient l'une la salle d'attente, la salle de bains – objet de tous les soins de Zalia – et les toilettes, l'autre notre dortoir d'urgence.

Dénicher un papier peint convenant aux raccords nécessaires avait absorbé Zalia un bon mois. Elle avait fini par opter pour de grands lés dorés d'inégales largeurs qui allongeaient encore la pièce.

Je parvins enfin à la salle de bains, suante et soufflante après l'escalier, pour la découvrir occupée. Navarre en surgit comme un diable d'une boîte, torse nu, fleurant bon les fruits rouges garantis sans paraben, ses cheveux blonds rendus dorés par le shampoing. Je n'eus même pas le temps de pousser un cri de surprise et me contentai de rester là, pétrifiée, la main sur ma poitrine emballée. À ma vue, il se troubla et marmotta :

— Dana préfère que je me douche AVANT de rentrer.

Rouge comme une tomate, je ne pipai mot et acquiesçai. Explication inutile : j'avais bien compris dans quel type de dissonance cognitive raisonnable la compagne légitime et Seconde de Cénacle de cet impénitent coureur de caleçons et de jupons avait résolu de vivre. On pouvait le résumer par « Je ne suis pas possessive (mon œil) mais je préfère ne pas le savoir. »

Je réprimai la bouffée de jalousie instinctive qui menaçait de me nouer la gorge : si Dana y arrivait, je *pouvais* y parvenir de mon côté. Peut-être que Géraud avait raison et que la cécité volontaire représentait l'une des formes actives de la recherche du bonheur. Navarre, Dana, Zalia et Géraud lui-même me le prouvaient régulièrement. Je les enviais. Je n'étais pas capable comme eux d'effacer de ma vision du monde ce qui me gênait, m'angoissait ou me terrorisait. Ou pire, me tentait. J'aurais bien aimé, par exemple, ne pas enregistrer l'existence de ces magnifiques pectoraux tout emperlés de gouttes fleurant

délicieusement la fraise de synthèse que Navarre m'agitait sous le nez.

À mon tour, les joues toujours pivoines, je marmonnai une réponse indistincte avant qu'il s'interroge sur ce que, MOI, je fabriquais dans le coin à cette heure indue. Je ne tenais pas à ce qu'il fût au courant de mes débordements nocturnes. Ce qui était stupide, il s'en fichait comme de sa première stèle funéraire. Je filai sous la douche, tentant de récupérer mon rythme cardiaque, affolé qu'il était aussi bien par la surprise que le buste princier étalé devant moi.

Je laissai le jet tiède effacer tant bien que mal les restes de mon orgie, contemplant mollement mes rondeurs, résiduelles mais avantageuses désormais si j'en croyais Navarre. Je soupirai, créant un minuscule geyser localisé à la surface de mes lèvres lissées par le jet. Je n'étais pas très convaincue par mes réflexes de survie. Dans les vapeurs fraise et cassis artificiels du gel douche importé du Japon – sans doute une emplette de Zalia – je sentis disparaître l'odeur de whisky. Je me secouai, j'en ingérai encore beaucoup trop.

Enfin, c'était un grand retour pour le Lagavulin, depuis que j'avais à peu près retrouvé la force de m'en offrir, en même temps que des slips sexy et des jupes correctes. La période où j'avalais tout ce qui me tombait sous la main pourvu que je n'aie pas à marcher un mètre de trop était encore très proche, et elle avait duré une bonne année après la mort de Jacques. J'en gardais une phobie paradoxale. Malgré les petits papillons de papier de Zalia, j'exécrais toujours autant sortir, mais désormais je haïssais encore plus ce qui pouvait limiter mes déplacements. Un reste du traumatisme de mon enfance enfermée, je

suppose. Claustrophobe ET agoraphobe. Mon existence était intéressante.

— Je vais finir par m'installer sous un porche, annonçai-je à mon faible intérieur, puisque l'angelot était dans l'escalier.

Je n'avais plus pu supporter ne serait-ce que l'idée d'un fantôme à l'époque ; même lorsque Navarre était dans le coin, affolant mon système limbique en échange de la paix des tombeaux. Le sexe (enfin l'appétence du sexe, devrais-je dire) ou la mort, j'avais le choix. L'alcool et la drogue représentaient des succédanés assez efficaces. Il ne me manquait que le rock and roll, mais oncle Géraud supportait assez mal tout ce qui s'y apparentait de près ou de loin. Du point de vue musical, son ouverture d'esprit sept fois séculaire avait jadis trouvé ses limites dans les œuvres spirituelles de Stravinsky. Un bon alléluia, bien monocorde, bien tristounet, faisait sa joie et notre consternation. Il prétendait que ça l'aidait à se concentrer au travail.

De notre côté, Zalia, sa secrétaire, et la paléographe que j'étais grâce à Géraud, nous en étions venues à préférer un silence de mort, juste traversé des sons feutrés des parchemins qu'on déroule, ou des jurons marmottés sous les piles instables d'*in-octavo*. Même si nous étions obligées d'y passer la nuit. Normalement, ce ne serait pas le cas, ce jour-là. Je m'éjectai de la salle de bains en trombe et en espérant que mes cernes épouvantables ne dénonceraient qu'une banale insomnie.

Lorsque je revins du GothGoth Bar, l'estomac lesté sans conviction d'un grand bol de chocolat crémeux, le soupir désolé de Géraud, déjà au travail comme de juste, m'ôta toute illusion de ce côté-là.

Mais au moins, j'étais à l'heure.

## Chapitre 3

Le soir frappa enfin aux carreaux cathédrale de l'Étude. Personne n'avait franchi la porte du cabinet depuis le matin et ma calamiteuse arrivée. On pouvait même espérer que Géraud nous libèrerait pour le dîner. Tout était calme. Heureusement, car la journée avait encore été exceptionnellement chaude pour un mois de mai. Zalia traficotait on ne savait quoi avec ses ongles derrière son écran. Je transpirais péniblement derrière le mien. Navarre n'était pas encore revenu, il était trop tôt. Mon oncle grattait un dépôt brunâtre sur un parchemin avec délicatesse.

Nous n'avions pas entendu parler de Thomas, l'associé de Géraud et notre avocat à demeure, depuis l'achat de l'immeuble. Thomas voyageait beaucoup. Au point qu'en trois ans, je ne l'avais jamais rencontré *in vivo*, seulement par téléphone, mail ou dans le groupe que nous tenions mollement sur DarkVoices, un réseau social exclusivement réservé aux membres définitifs ou honoraires de l'AlterMonde.

Mais nous n'étions pas très actifs sur ce site que Géraud considérait avec méfiance, comme il se méfiait d'à peu près

tout ce qui avait été inventé depuis le XIX<sup>e</sup>, à l'exception du chauffage central, la classification Dewey et l'eau courante.

Le miroir trumeau au-dessus de la cheminée de marbre soutenue par de boudeuses nymphes censées évoquer le printemps renvoyait le soleil mourant sur toutes les surfaces disponibles de la pièce. Le miel du crépuscule parisien constellait les parquets Versailles de flaques tièdes et se reflétait jusque dans les rouages de l'horloge, presque en face de moi. À gauche de mon clavier, la théière d'argent venue du GothGoth Bar s'ambrait d'un pur malt et dessinait de molles ellipses rousses sur mes dossiers en désordre.

La couleur chaude et appétissante déclenchait chez moi un inquiétant réflexe de salivation. J'eus brutalement envie d'un grand verre de Lagavulin avec des glaçons. Une avalanche de glaçons. Le manque se répandait jusque dans mes chevilles tremblantes. J'en rougis de honte, lampant mon mélange russe orange et jasmin avec un air de vertu pincée si palpable qu'il fit lever les yeux à ma voisine.

— Il est déjà froid, ce thé ? Je vais tuer Corben ! siffla Zalia en se levant d'un bond de derrière sa table de travail.

Je secouai la tête en signe de dénégation, inutile d'infliger les derniers outrages à notre bistrotier préféré en rétribution d'un crime qu'il n'aurait même pas su commettre. Surtout que conserver chaudes nos boissons avec la distance qui séparait désormais le GothGoth de l'Étude tenait de la prouesse, malgré la canicule en cours. Géraud ne voulait pourtant pas se fournir ailleurs : la quasi « proximité » entre les deux établissements avait été une autre de ses raisons pour choisir notre nouveau local. Mais il s'en fallait désor-

mais presque d'un kilomètre et demi pour effectuer l'aller-retour.

Zalia hocha sèchement du menton et, sans lien apparent avec la conversation, se précipita dans la salle de bains. Elle y laissa couler le robinet à flots grondants. Malgré le gaspillage évident, oncle Géraud ne disait rien : Zalia était une roussalka, une espèce de sirène russe d'un genre encore plus teigneux que les grecques. Les eaux vives et fraîches lui remontaient le moral et nous avions besoin que Zalia garde le moral, sinon elle noyait les clients. Surtout les clientes. Mon oncle préférait qu'ils ou elles ressortent vivants de chez nous. Ou disons plutôt : dans le même état qu'ils ou elles y étaient entrés.

Je jetai un œil à la surface étincelante de son bureau, la comparant involontairement au mien, croulant sous les papiers pelures, les impressions A4 et les vélin.

Mon cendrier devait chercher son équilibre quelque part, noyé sous le désastre. Je renonçai à le dénicher. De toute façon, je ne pouvais même pas me consoler avec une cigarette piquée à ma voisine. L'antique archive étalée au sommet de ma montagne habituelle m'en empêchait. Géraud m'avait formellement interdit de tirer sur une clope à proximité de cette chose. Sans explication.

De plus, j'étais affublée de gants en latex et d'un masque de chirurgien censés me protéger des éventuels champignons toxiques que l'on peut rencontrer sur ces vieilleries. Cela aurait rendu l'opération tabac hasardeuse si je m'étais obstinée. Pourtant, les deux cents pages d'un papier lourd et friable, retenues à l'arrache par une reliure de fils de chanvre usée, empestaient la moisissure et participaient hardiment à ma

déprime réactionnelle. La nicotine ne risquait pas d'empirer la situation. Comme en réponse à mes pensées, Géraud expliqua posément sans même lever le nez de son parchemin :

— Ça n'est pas la question, je crains que les dépôts de poussière sur ton document ne soient hautement inflammables.

— Je te demande pardon ? Le papier ça brûle, oui. Je suis au courant, tu sais ? dis-je nerveusement.

Géraud haussa les épaules.

— Ces archives ont traîné un siècle dans un grenier qui a servi de débarras après la destruction d'une maison voisine plus ancienne, jadis propriété d'un alchimiste. *Do the math...*

J'inspirai largement pour chasser mon irritation naissante. Outre cette nouvelle manie des citations US, contractée via Thomas, le grand chantre des séries télévisées anglo-saxonnes à rallonge de l'Étude, Géraud pratiquait parfois une forme de sous-entendu très crispante. Elle impliquait que les voisins pourraient aisément compléter l'équation tout seuls, s'ils s'en donnaient la peine. Mais additionner 2 plus 2 à partir de rien, ou presque, n'était pas à ma portée, pas plus qu'à celle de la plupart des gens. Aussi, me résignai-je à supplier pour un complément d'information :

— Et ?

— La dernière fois que j'ai étudié un parchemin avec des origines similaires, il était couvert de traces d'arsenic, de phosphore et de soufre. J'ai été obligé d'invoquer la pluie pour arrêter l'incendie.

L'histoire ne devait pas être récente, Géraud avait arrêté d'invoquer plusieurs centaines d'années auparavant à ma connaissance. Cela lui coûtait trop cher. Je notai que Géraud

ne me racontait pas ce qui l'avait poussé à allumer un feu à proximité de son propre manuscrit, aussi me contentai-je d'articuler d'une toute petite voix :

— Oh.

Je soupirai le plus discrètement possible avant de replonger dans la lecture passionnante de ce récapitulatif de saisie d'huisier datant du XIX<sup>e</sup> siècle. Le grenier du petit immeuble de la rue Maître-Albert – dite anciennement rue Perdue, sise dans le cinquième arrondissement, tout à côté de la rue de Bièvre – avait dû être rempli ras la gueule, si j'en jugeais par la liste s'étalant sous mon nez masqué. J'étais censée recopier tout cela et le numériser pour examen ultérieur. Au moins, la graphie était lisible, voire stupéfiante. De magnifiques lettres rondes aux pleins et déliés audacieux me ravissaient juste avant de me ramener sur terre avec brutalité. J'avais ignoré jusque-là qu'on pouvait écrire « 7 pots de chambre » en usant d'un art si consommé et d'une telle délicatesse.

Je soulevai sans enthousiasme la pile de papiers pour dénicher l'interrupteur de mon clavier virtuel. Il fallait s'y mettre. J'en étais à envisager le suicide par indigestion de vélin à l'arsenic, ce qui aurait été très romanesque, bien que déjà utilisé.

— Qu'est-ce que je cherche exactement ? demandai-je, sans doute pour reculer encore le moment de copier au kilomètre.

Mon oncle prit un air distrait.

— Notre client n'a pas été très clair. Quelque chose de farfelu, je suppose. Tu le verras bien quand tu l'auras sous le nez. Cet inventaire reprend tout ce qui a été mis en vente à la mort du propriétaire du n° 6...

— Oui, Claude Fournier dit « l'Américain ». Si ce truc ne datait pas de 1825, on dirait un surnom de gangster des années 1950, grognai-je mollement.

— C'était un révolutionnaire plutôt, un révolutionnaire douteux d'ailleurs. Sans doute responsable d'avoir laissé massacrer par la foule tout un groupe de prisonniers aristocrates confiés à sa garde. Il a fini sa vie dans l'indigence la plus totale comme en témoigne le passage d'huissier que tu copies. Et ce n'est même pas lui qui nous importe vraiment.

— Ah ben, nous voilà jolis ! épiloga Zalia qui émergeait de la salle de bains en traversant la porte de profil à cause de sa coiffure.

Elle s'était affublée de couettes montées sur un cadre rigide, mêlées de serpentins argentés, qui affectaient la forme d'un gros cœur d'un mètre cinquante de large. Elle y avait assorti son rouge à lèvres et ses ongles : un bel argent patiné semé de crânes rouges minuscules qui, sur sa bouche, semblaient de petits furoncles prêts à éclater. Le grand retour de la mode zombie. Géraud ne leva même pas la tête pour commenter ces fantaisies :

— Corben adorera, ma chère !

Zalia agita furieusement ses couettes improbables. Géraud ignorait – ou en tout cas, feignait courtoisement d'ignorer puisqu'on ne l'avait pas mis officiellement au courant – que le propriétaire du GothGoth Bar et elle étaient en froid pour le moment. Ils se boudaient depuis quelques semaines. Cela se traduisait chez Zalia par une surenchère dans les fashions attitudes extrémistes, qu'elle aimait afficher en ma compagnie dans le bar. Chez Corben, cela provoquait un mutisme abyssal, parfois brisé par d'ambivalentes politesses.

— Alors qu'est-ce qui intéresse notre client chez ce type ? dis-je pour faire diversion, Zalia s'apprêtant à rétorquer vertement.

Je glissai un œil à la biographie de « l'Américain » qui s'étalait sous mon nez : à part un passage à Saint-Domingue aux alentours de 1782, je ne voyais pas ce que ce Claude pouvait avoir de passionnant pour des occultistes tels que nos commanditaires habituels. Le vaudou amuse encore beaucoup de gens, cela étant. La preuve : cette mode des zombies en expansion derrière le bureau de mon amie.

— Lui, rien. C'est le contenu de grenier qui est notre cible. Notre client espère que tout n'appartenait pas au révolutionnaire et qu'il s'était approprié des objets présents antérieurement.

Ah, je tenais la piste.

— Des choses venues de chez l'alchimiste ? En plus des poussières de poison et d'explosifs. C'était qui au fait ?

Géraud leva un sourcil désesparé. Cette fois, je devais avoir vraiment posé une question idiote. Je parcourus désespérément la notice en face de moi, montant la luminosité de l'écran pour lire les petits caractères en bas de la page.

— C'est énorme devant toi, tu sais, persifla Zalia, de mauvais poil depuis la réflexion de Géraud à propos de Corben.

— Y a que le nom de la rue ! protestai-je. Rue Maître-Albert, anciennement rue Perdue.

— Oui, dit platement Géraud, bien décidé à ne rien lâcher.

La lumière se fit dans mon esprit et chassa l'image du verre de cristal étincelant débordant de Lagavulin qui y campait depuis un moment.

— Oh, fis-je à nouveau, en réprimant l'envie de m'enfouir sous la paperasse de mon bureau.

Rue Maître-Albert. Albert le Grand, dit Albert de Cologne. Docteur en théologie de l'université de Paris au collège des Jacobins de la rue Saint-Jacques, professeur de Saint Thomas d'Aquin. Et rédacteur du livre d'alchimie et de magie à l'usage des humains le plus célèbre de la chrétienté : *Le Grand Albert*. Surtout un vaste tissu d'obscures fumisteries, truffé de quelques recettes réellement efficaces que le très Savant et Sapient bonhomme avait dû piquer à une sorcière.

Il y avait pondu un passage involontairement comique sur l'embryogenèse et les maladies féminines qui provoquait encore les ricanements de ma mère avant sa mort, près de mille ans plus tard. Le snobisme n'est pas l'apanage des seuls humains.

Les sorcières, les vraies, s'enorgueillissent d'avoir recensé tout ce qu'il y avait à savoir sur le sujet alors que les hommes sortaient à peine des cavernes. Aussi, les supputations astrales du brave Docteur de Cologne « Le corps est créé et formé de l'embryon par les effets et les opérations des étoiles [astres] que l'on appelle planètes... Si le ventre se grossit et devient rond du côté droit, c'est un garçon » ont tendance à susciter chez mes « presque sœurs » un mépris quasi total, sans parler de ses suggestions cocasses concernant la sexualité des dames.

— Je sais à quoi tu penses, me fit alors Géraud, et c'est précisément dans cette direction qu'il faut creuser.

Il sembla aussitôt regretter la formulation de sa phrase et se replongea dans son travail après un bref coup d'œil inquiet à Zalia.

— Pardon ?

— Nous cherchons ce qu'il a pu advenir d'un artefact magico-alchimique, dit Géraud en se grattant la gorge. Ça se présenterait sous la forme d'un objet d'ivoire gravé en ronde-bosse d'une section cylindrique de trois ou quatre centimètres et d'une vingtaine de centimètres de long.

Je fermai les yeux pour visualiser la description, puis les rouvris pour le regarder bouche bée.

## Chapitre 4

Je refermai la bouche aussitôt, par prudence.

— On est à la poursuite d'un dildo médiéval ! s'exclama Zalia, ravie. Un dildo chez un sans-culotte, tout est normal !

Géraud se rembrunit. Zalia avait été trop directe. Sur certaines questions, il n'était même pas vieille France, il était « antédiluvienne France ».

— Un dildo médiéval simple ou médiéval fantastique ? insista Zalia toujours sourde et aveugle à ce genre de réticences.

Cette fois, ce fut Géraud qui resta bouche ouverte :

— Que voulez-vous dire, ma chère ?

— C'est juste un truc pour la déco d'intérieur ou c'est plus actif comme artefact ? précisa Zalia. Magique, quoi ?

Mon oncle maugréa :

— Il semblerait que le contact de notre cible ait un effet secondaire singulier, mais notre client n'a pas été plus spécifique. Sinon pour conseiller de porter des gants si nous parvenions à le récupérer.

Zalia et moi, nous échangeâmes un regard de connivence par-dessus son crâne chauve. Je risquai une dernière question :

— Et c'est qui au fait notre fameux client ?

Comme Géraud ne répondait pas, Zalia se connecta sur sa base de données et la parcourut rapidement.

— Robin Artisson... pas d'adresse, ni de téléphone, ça va être coton pour le prévenir si on tombe sur quelque chose. Ou même sur rien, commenta-t-elle. Ah, oui ! Membre d'un convent en 1324... impliqué dans un procès en sorcellerie dans la même période...

— Un sorcier ? ricanai-je.

Je rougis légèrement. Je m'en voulais toujours quand je me prenais en flagrant délit de snobisme et de sexisme réunis. Il n'y avait pas de sorcier. Les mâles dans les lignées de sorcières n'ont jamais eu aucun pouvoir. Ce sont eux qui, du coup, ont posé les bases de la magie mécanique, celle qui est accessible à n'importe qui – vous et moi, voire une limace si elle était capable de dessiner des cercles. Toutefois, cette particularité leur a permis d'échapper la plupart du temps aux persécutions dont souffraient leurs épouses et compagnes. Mais Zalia secoua la tête en riant à son tour.

— Non, un incube apparemment. En tout cas, c'est ce qu'a prétendu la sorcière Alice Kyteler, lors de son procès.

Je me contins avec peine. De rose, mes joues virèrent au pivoine. Cette histoire était un vieux sujet de scandale dans les convents de mon espèce.

— Kyteler n'était pas une sorcière ! C... c'était... une... une garce qui a laissé sa servante cramer à sa place pour camoufler son... son adultère ! dis-je en bégayant d'énervement. Elle s'est enfuie avec son coquin qui n'était pas plus incube que mon... mon boulanger !

— « Son coquin » ! se poutlêcha Zalia, sans noter ma contrariété. Il n’y a que toi pour sortir des mots pareils ! En tout cas, ton boulanger doit avoir des talents cachés, en plus de ses choux à la crème qui sont fabuleux. Parce que le Robin en question, je le retrouve assez souvent jusqu’en 2017. Il a écrit des livres de sorcellerie. On en vend encore sur Internet.

— Les hommes ne PEUVENT pas être des... sorciers. Ils ont tout juste accès à la magie basique, mécanique. Comme... m... moi, déclarai-je, rassemblant ce qui tient lieu chez moi de dignité offensée, et accessoirement mon calme.

Enfin, il me sembla. J’en doutai lorsque je surpris le coup d’œil scrutateur de mon oncle. Zalia continua pourtant, imperturbable et joyeuse :

— Alors, c’est vraiment un incube ! Tu connais la différence entre incubes et succubes selon le *Malleus Maléficarum* ?

Mon sang ne fit qu’un tour, je devins pourpre.

— Le *Malleus* est une horreur ultime pondue par l’Inquisition pour détruire mon espèce !

Aussitôt, je m’arrêtai, quelque peu gênée aux entournures et surprise par mon propre éclat : je ne me réclamaï presque jamais de la lignée de ma mère. Demie humaine, je n’aurais même pas dû naître. Normalement, les sorcières épousant des humains ne donnaient pas le jour à des filles viables. Sauf moi apparemment. Avec mon demi-don incontrôlable qui pouvait bien un jour me consumer sur place. Je repris plus doucement :

— ... qui vaut le Protocole des Sages de Sion... (J’hésitai, égarée.) ... en matière de véracité historique et d’honnêteté intellectuelle...

Zalia, impavide, haussa les épaules.

— Évidemment, si tu attends de l'honnêteté intellectuelle et de la véracité historique des inquisiteurs ou de la police secrète tsariste... Mais y a quand même quelques détails amusants. Par exemple, dans la tête de ces types, le mâle est obligatoirement en position dominante pendant les réjouissances, on va dire, tandis que la femelle serait forcément dominée. D'où incube qui veut dire « couché dessus », et succube qui signifie « couchée dessous ». Z'ont jamais entendu causer d'Andromaque !

Elle fonçait droit dans un de ses sujets favoris : la minimisation des femmes au cours des siècles, Andromaque ou Lilith chevauchant leurs maris et écartées du pouvoir ou de la vie à cause de leur « péché ». Ce qui m'ennuyait là-dedans, c'est qu'elle reprenait juste à son compte l'idée de puissance pour la renverser en notre faveur.

Personnellement, je ne souscrivais pas à cette vision simpliste des réjouissances comme elle disait. Dessus ou dessous, si on est content tout va bien, selon moi. Le sexe comme rapport de pouvoir, non merci ; c'est déjà assez compliqué en rapport de plaisir. Même si j'ai finalement très peu eu l'occasion de tester mes idées à son égard.

Qu'on ne se focalise pas sur mes aventures récentes, c'était une phase tout à fait exceptionnelle, sans doute liée à ma dépression et mes tentatives pour me tirer d'icelle. Cependant, en bonne sorcière, je souscrivais pleinement à une conception décomplexée, égalitaire et totalement « naturaliste » de la chose. À sa manière rude mais toujours courtoise, ma mère avait coutume de résumer cela par : « Si les gens faisaient l'amour plus souvent, ils auraient moins la tête aux bêtises. »

Finalement, je n'ai qu'un seul problème avec le sexe, il est rare. Et quand il est bon, encore plus rare.

En tout cas, et malgré mon expérience somme toute limitée en la matière, il me semble qu'il est assez souvent difficile de décider qui se situe vraiment en haut ou en bas. Sauf à l'aide d'un niveau, d'une calculatrice et d'un rapporteur, outils qui font rarement partie de la trousse des *sex-toys* de première urgence, me suis-je laissé dire. Sans compter le calcul par triangulation subséquent qui prendrait un temps et une énergie qu'on dépenserait bien mieux autrement.

— Il doit être en perte de vitesse, le pauvre vieux séducteur, insista-t-elle, après tout ce temps, s'il a besoin d'un...

— Monsieur Artisson est un client tout à fait correct, si l'on excepte l'absence d'adresse où le joindre, il doit donc être traité correctement. Si vous vous remettiez au travail, mesdemoiselles ? siffla Géraud sans relever la tête.

Nous obtempérâmes sagement. Contrarier Géraud n'était jamais une bonne idée. Mais ragaillardie par le côté équivoque de nos investigations, je me replongeai sans mal dans mes listings. Presque avec enthousiasme, malgré ma gueule de bois résiduelle. Pour le fun, je fis même défiler quelques exemples connus sur mon écran, essentiellement des enluminures et des têtes de chapiteaux.

Je repoussai l'idée saugrenue que je continuerais à m'ennuyer férocement si l'objet de nos vœux avait été un banal trésor. Alors qu'avec ces nouveaux éléments, le même travail monotone soulevait chez moi des vagues de rire contenu. C'est ainsi que je tombai sur un détail qui m'avait échappé jusque-là et que je levai le nez pour en avvertir mon oncle.

Je n'en eus pas le temps.

En premier lieu, Navarre se matérialisa dans la pièce. La nuit était tombée et mon problème sexuel récurrent avait jugé bon d'apparaître sans prévenir, beau à mourir dans un pantalon de toile claire, une chemise Kenzo foncée largement ouverte sur son poitrail sublime et un nuage de Vétiver qui remplaçait avantageusement les fruits rouges japonais du matin.

Ensuite, les nouveaux venus entrèrent sans frapper ni se présenter à moi. Mon bureau était placé en face de la porte, tandis que celui de Géraud avait été décalé de dix mètres à ma droite, de biais par rapport à la magnifique horloge. Il lui tournait presque le dos, un réflexe inconscient lorsqu'il avait décidé de placer sa table de travail, je suppose. J'étais censée recevoir les clients et les lui adresser, s'il y avait lieu. Géraud refusait net que nous travaillions dans des pièces séparées : ce n'était pas prudent, compte tenu de notre clientèle spéciale.

Nos visiteurs m'ignorèrent pour aller se planter droit devant mon oncle. Géraud leva un sourcil réprobateur encore tout rempli de l'irritation de la conversation précédente et ne leur désigna pas de siège. Ils s'assirent quand même. Ils étaient deux, environ dix-sept ans d'âge apparent. Le garçon était un vamp, français, presque élégant dans sa tenue décontractée, jean clair et large chemise blanche. Quant à la fille, charmante dans une robe de dentelle blanche, elle aussi, mais doublée de rouge, c'était un garou quelconque, sans doute un fauve. Ils se tenaient par la main, avec des airs de ravis de la crèche.

Bref, des Roméo et Juliette.

Il y en a un ou deux couples par siècle. Moi, je n'en avais vu qu'un avant ceux-là. Pas plus, heureusement : les Roméo et

Juliette, c'est embrouilles à la pelleteuse garanties sur facture. Sans aucune reconnaissance à attendre, puisqu'on a affaire à des ados. Chez toutes les espèces courant à la surface de la Terre, cette fraction de la population a toujours eu tendance à estimer que tout lui est dû sans contrepartie évidente ; la grâce de leur présence, leur magnanime acceptation de l'existence des plus vieux, devraient suffire à récompenser quiconque se coupant en quatre pour eux.

— Monsieur... commença le garçon.

— Non, répondit Géraud d'un ton parfait : ferme, sans agressivité, sans appel non plus.

Mais ça n'arrêta pas la petite comme il fallait s'y attendre. À son âge, ça ne m'aurait pas déviée d'un pouce non plus. Je n'étais pas encore assez loin de cette période pour ne pas m'en souvenir, même si désormais ma tactique personnelle consistait à raser les murs en tentant de me faire oublier.

— Monsieur Géraud, il faut que vous nous aidiez ! Mère...

— Non.

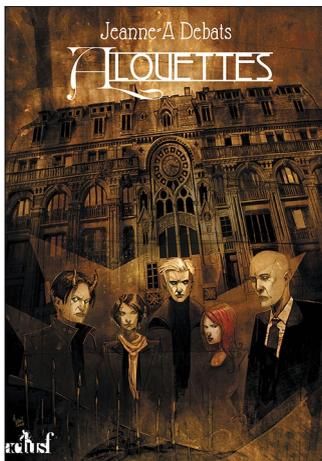
Il leur montra la porte et, sans se préoccuper d'eux plus avant, se replongea dans son travail. Ils sortirent, la tête basse. Des larmes perlaient sur les cils interminables de Juliette. Roméo serrait les dents à s'en exploser les canines. J'eus un petit pincement au cœur en les entendant traîner longuement dans l'escalier.

Puis plus rien.

— Quand on parle de *sex-toy*, commenta Zalia.

(Fin de l'extrait.)

Je m'appelle Agnès, et je suis orpheline. Ah ! Et sorcière, aussi. Mon oncle m'a engagée dans son étude notariale. Ne croyez pas que le job soit ennuyeux, en fait, ce serait plutôt le contraire. En ce moment, tout l'Alter-Monde est en émoi à cause d'une épidémie de Roméo et Juliette. Imaginez : des zombies tombant amoureux de licornes, des vampires roucoulant avec des kitsune, des sirènes jurant un amour éternel à des garous. Et tout ce beau monde défile dans notre étude pour se passer la bague au doigt. Mais la situation commence à sérieusement agacer les hautes autorités.



Et comme l'AlterMonde n'est pas Vérone, à nous de faire en sorte que cette fois l'histoire ne se termine pas dans un bain de sang...

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €  
(clic)

En numérique : 5.99 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-36629-803-1